

## AU JOUR LE JOUR

### Le débat décisif du congrès international des écrivains

#### L'individualisme en littérature

Le débat le plus curieux du congrès international des écrivains — qui doit se prolonger jusqu'à demain — a porté sur « l'individu ».

M. André Gide a précisé sa difficile position dans un discours dont nous allons esquisser, en toute objectivité, les grandes lignes.

Il a posé d'abord ce principe : « Je veux demeurer pleinement internationaliste en même temps que pleinement français », et tout de suite après, cet autre : « Je veux être pleinement individualiste en même temps que pleinement communiste. »

C'est à l'aide même du communisme que M. André Gide veut être individualiste. Peut-être a-t-on le droit de penser qu'il aime le communisme moins pour ce qu'il est que pour ce qu'il pourrait devenir à la faveur d'une évolution profonde. En tout cas, pour M. Gide, c'est par ses particularités que l'individu sert le mieux la collectivité et qu'une nation sert le mieux l'humanité; or, dit-il, suivant la formule de M. André Malraux, une société communiste « restitue à l'individu sa fertilité » et, d'autre part, « l'Union soviétique respecte les coutumes et l'âme de chaque Etat compris dans la solidarité soviétique ».

Irréductible admirateur de la littérature classique française, et surtout de Racine (« depuis les Grecs, jamais l'art n'avait atteint un tel point de perfection », a répété l'auteur du *Retour du Tchad*), M. Gide n'en a pas moins voulu montrer la propension à l'abstrait, au factice, à l'artificiel. Nulle littérature en Europe, sauf celle de Rome, ne lui parait plus exsangue. A son avis, c'est toujours pour un retour à la base, au peuple, qu'une littérature reprend force et se renouvelle. Ce qui rendit la vigueur aux lettres françaises au dix-huitième siècle, c'est non pas Voltaire, mais les « roturiers », Jean-Jacques, Diderot.

Notre littérature est si constamment attirée vers le factice que le romantisme, en luttant contre le factice des classiques, ne lui oppose que le factice lui-même. Hugo vit que le salut était ailleurs. Il y eut peut-être de l'opportunisme dans sa volonté de parler au nom du peuple, mais aussi une intuition profonde. Dans la réaction symboliste, même tendance à l'artificiel. Et jusque dans le grand et l'humain Zola, qu'on méconnaît, ne reconnaît-on pas souvent une tendance à synthétiser, à abstraire, par laquelle il se rapproche d'un certain romantisme, de forme, au moins.

Pour M. André Gide, c'est en opposition à cette culture du passé que la civilisation peut s'épanouir. Cependant, il veut qu'on s'attaque non pas à notre culture, mais seulement à son côté artificiel. Il veut en même temps qu'on s'attaque à « l'état social, mensonge dans lequel nous vivons ». Il ne faut plus admettre que « la civilisation soit nécessairement insincère et que l'on ne puisse se civiliser qu'en mentant ». La société est insincère quand « elle maintient le peuple dans un tel état d'abaissement qu'il ne sache même plus ce qu'il aurait à dire et que la culture aurait si grand intérêt à entendre dire ». Car l'humanité n'a pas tout dit, elle est toujours jeune, nous ne sommes pas nés trop tard, au rebours de ce que La Bruyère a écrit avant Musset.

Et maintenant, tout d'un coup, M. André Gide se sépare, sur un point, de la nouvelle esthétique russe. Il s'est inquiété d'entendre, des ouvriers dire, au congrès des écrivains, à Moscou, en août 1931 : « Peignez-nous, racontez notre vie. » Malgré des œuvres remarquables, la jeune littérature soviétique s'est à peu près contentée de ce rôle, jusqu'à présent. Elle ne doit pas s'en tenir là. Les écrivains doivent aider l'homme nouveau à se dégager des faux semblants et à se former lui-même. Ils doivent « informer, proposer, créer ».

Chercher la communion avec les lecteurs, oui. Mais est-il possible, en France, notamment, que l'écrivain communique avec le peuple tant que le peuple n'est pas encore ce qu'il sera pour peu qu'on l'aide? L'Union soviétique offre « le spectacle sans précédent, inespéré, exemplaire, d'un pays où l'écrivain peut entrer en contact direct avec le lecteur ». Certes « il y a là quelque danger, car l'œuvre doit comporter une résistance vaine ». Et, si remarquable qu'elle soit, la production soviétique n'a pas encore donné d'œuvre « où prenne figure l'homme nouveau que l'Union soviétique élabore et que nous attendons ».

Dans toute œuvre d'art durable « il y a plus que de simples réponses à des besoins momentanés d'une classe de gens et d'une époque ». Il faut s'entendre bien sur la nature de l'enseignement qu'on peut tirer des œuvres anciennes ou nouvelles : un livre enseigne beaucoup par le fait qu'il est beau et « l'on méconnaît la beauté dans la recherche trop précise de la leçon à tirer d'une œuvre ». Il est bon de « laisser chaque esprit libre d'interpréter à sa façon les grands textes ».

Les vrais artistes — mais il y en a peu — ne peuvent qu'approuver M. André Gide sur ce point. Les adversaires du communisme accorderont à l'auteur des faux monnayeurs le bénéfice des circonstances atténuantes parce qu'il conçoit le communisme idéal comme le contraire d'une volonté « d'uniformisation ». Quoi qu'il en soit, il est frappant que l'assemblée entière l'ait applaudi longtemps quand il a conclu : « Aujourd'hui,